

troupes ont pris ce que l'on veut bien appeler une ville, et un grand nombre de ce que l'on veut bien appeler des canons. On semble être d'opinion, dans les Indes, qu'il est plus difficile et plus impossible que jamais à nos troupes d'arriver à Pékin, à mesure que se prolongera notre visite à l'Empire-Céleste, et proportionnellement au nombre de villes et de canons que nous aurons pris, au chiffre des fidèles sujets de l'empereur que nous aurons massacrés."

Si la guerre de la Chine ne va pas suivant ce que, de son côté, le *Times* appelle les justes prétentions de John Bull, celui-ci compte sur le succès de l'expédition contre Caboul; le *Times* penche à croire qu'à son retour l'armée anglaise pourrait bien s'emparer du pays Sicke, du Penjaub, Lahore, etc.

Le projet de cette audacieuse usurpation est confirmé par la lettre suivante que publie un journal de Bordeaux :

"Dans le Penjaub, l'empire de Runjeet-Sing, si longtemps convoité par la compagnie anglaise, était à la veille de lui appartenir : Shere-Sing, était las de régner. Il voulait s'affranchir des fatigues du trône, et devenir le pensionnaire des Anglais, en leur cédant son pays.

"Ce qui est annoncé sera bientôt fait; car la tentative contre l'Afghanistan a eu jusqu'ici des résultats trop peu satisfaisants, pour laisser encore cette partie des frontières plus longtemps ouverte, plus longtemps accessible aux insulations de la Russie. Il est plus probable que la solution de cette grande affaire est le seul motif qui retienne encore les armes anglaises dans le Caboul; car il leur offre un prétexte plausible pour occuper le Penjaub, et y exercer l'influence nécessaire à l'accomplissement des vues de la compagnie.

"Le départ inopiné de Paris du général Ventura, l'un des capitaines de Runjeet-Sing, et qui retourne au Penjaub malgré sa grande fortune, aurait-il une signification politique?" *Journal des Villes et des Campagnes.*

## INDES.

—Le général Nott a quitté Candahar le 10 août et s'est mis en marche avec 7,000 sur Ghuznee et Caboul. Le général Pollock de son côté s'est mis en mouvement le 20 sur cette dernière place, et il a dispersé 2,000 hommes dans une escarmouche.

Akhbar Khen a abandonné le Balla Hissar, et les prisonniers sont au pouvoir des Huzzul-Baches. 3,000 Afghans sont rassemblés à Gundamuck et 10,000 à Jugdulluck pour s'opposer aux Anglais. Le général England se dirigeait vers le Scinde.

Les nouvelles de la Chine vont jusqu'au 26 juillet : l'expédition s'est mis en marche vers le nord, a pris une ville et 364 pièces d'artillerie; mais on croit généralement qu'elle n'arrivera pas à Pékin dans cette saison.

L'Inde est tranquille à l'exception de Bund le Kind.

Suivant des lettres particulières de Bombay, le choléra fait d'affreux ravages dans cette ville. A bord du bateau à vapeur Zénobia, 64 cas mortels se sont déclarés en trois jours. A bord du Sémiramis et du Bérénice, 14 individus ont succombé. Près du Cawnpore, les Anglais ont perdu 50 hommes en moins d'une semaine.

## JEAN BART A BERGUES.

Pendant le blocus du port de Dunkerque par les forces réunies d'Angleterre et de Hollande, Jean Bart avait obtenu de M. de Ponchartrain, ministre de la marine, l'autorisation d'armer une flottille de petits bâtimens, avec lesquels il avait eu le bonheur et l'audace de passer sain et sauf au milieu des vaisseaux ennemis. Encouragé par ce premier succès, l'intrépide marin s'était rendu maître de trois navires marchands et d'un vaisseau de guerre détaché de la flotte anglaise, et il avait, suivant l'ordre de l'intendant de Dunkerque, envoyé ces quatre prises au port de Bergues; il devait aller les y reprendre après une expédition qu'il lui restait à faire sur les côtes d'Ecosse.

Cette expédition achevée aussi heureusement que la précédente, Jean Bart ne manqua pas de cingler vers le port de Bergues, pour y chercher le fruit de ses victoires. Il trouva ses quatre navires intacts et prêts à partir sous ses ordres; mais au moment même où il se disposait à les enmener, il faillit se les voir ravir par un concours de circonstances qui pourraient servir de pièces au procès de la France et de l'Angleterre.

Un jour que, suivant ses habitudes tant soit peu roturières, il était tranquillement attablé dans une auberge devant une bouteille de bière du pays, puisant dans son verre l'oubli des chagrins que lui faisait éprouver le retard mis par l'intendant de Dunkerque à lui expédier les munitions nécessaires à son voyage, un homme, vêtu de l'uniforme des commodores anglais, vint s'asseoir en face de lui, à quelque distance, et se mit à l'observer avec une fixité aussi particulière que fatigante. Il allait demander à ce nouveau venu quelle raison lui attirait de sa part une attention si spéciale, lorsque celui-ci le prévint en priant le cabaretier de lui dire si le capitaine français qu'il avait devant les yeux n'était pas le célèbre Jean Bart.

"C'est lui-même, sir William," répondit le cabaretier en jetant vers le personnage qu'il indiquait un coup-d'œil respectueux et timide.

"A merveille! reprit l'anglais: j'ai deux mots à lui dire." En parlant ainsi, il alla s'asseoir près de Jean Bart, dont il soutint avec un sourire imperturbable le regard sévère et dédaigneux.

"Monsieur, dit-il d'un ton parfaitement poli, je suis sir William Kok, et je remercie le hasard qui me rapproche d'un marin aussi célèbre et aussi distingué que vous.

—Qu'y a-t-il pour votre service? demanda l'insoucieux capitaine.—Rien, Monsieur, rien, répondit la commodore d'un air de plus en plus obséquieux....

je ne prétends qu'à l'honneur d'entretenir pendant quelques minutes un grand homme dont ma nation a le malheur d'être l'ennemie.

—Voilà tout ce qu'il vous faut? reprit Jean Bart en toisant son interlocuteur: eh bien! sir William Kok, je suis plus exigeant que vous.—Que puis-je faire pour vous être agréable? s'empressa de demander l'Anglais.

—Voulez-vous que nous nous battons ensemble, commodore?—Nous battons, Monsieur!

—Où: ne sommes-nous pas ennemis, comme vous dites; n'avez-vous pas deux vaisseaux de guerre dans ce port? n'en ai-je pas deux aussi? Allons, sir William, une bonne bataille, et je suis votre serviteur.

—Il n'y a pas d'autre manière de faire notre connaissance...?—Vous l'avez dit, pas d'autre... du moins avec les Anglais.

—Alors nous nous battons, Monsieur, et nous causerons ensuite...

—A la bonne heure: touchez là... Et à quand le bal en question?—Dites-moi votre jour, capitaine."

Jean Bart allait répondre: "Demain," lorsqu'une réflexion l'arrêta." Diable! murmura-t-il en lui-même, je n'y pensais plus, je suis sans munitions....

Sir William, continua-t-il en élevant la voix, puisque vous me laissez le choix du jour, vous me laisserez bien aussi celui des armes.—Comment! des armes?... je ne connais pas deux manières...

—Si fait! il y en a une surtout que j'affectionne, et que vous évitez autant que possible.—Laquelle, Monsieur?

—L'abordage, commodore!... le combat corps à corps, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre!.... Si vous voulez, nous nous battons à l'abordage....

—Pourquoi pas au canon?—Pour une excellente raison que j'avais oubliée... et dont je vous fais l'aveu, n'ayant ni peur ni méfiance; je n'ai plus de poudre, plus de boulets, et je ne sais quand il m'en arrivera de Dunkerque.

—Eh bien! attendons qu'il vous en soit arrivé: je ne suis pas plus pressé que vous-même..."

La vivacité avec laquelle le commodore fit cette proposition inspira quelque doute à Jean Bart. Vous m'attendriez, sir William? demanda-t-il en appuyant sur chaque syllabe, et en fixant ses yeux pénétrants sur ceux de l'Anglais.—Je vous en donne ma parole d'honneur, dit solennellement ce dernier.

—Voilà donc qui est convenu. Je vous prévientrai quand je serai prêt.—Au revoir, Monsieur le capitaine!—Au revoir, sir commodore!"

Et ils se quittèrent après avoir trinqué ensemble et s'être serré la main comme deux amis.

Trois jours après, Jean Bart écrivit un matin au commodore Kok que ses munitions étaient arrivées, et qu'il l'attendait le lendemain en mer à six lieues de Bergues. L'Anglais répondit qu'il serait exact au rendez-vous, et invita provisoirement son illustre ennemi à lui faire l'honneur de venir déjeuner à son bord.

Cette étrange politesse étonna Jean Bart, et lui fit redouter un piège; mais il se dit que, si le commodore avait voulu le trahir, il en aurait depuis longtemps saisi l'occasion, leurs vaisseaux n'ayant point cessé d'être bord à bord, et eux-mêmes s'étant vus tous les jours seuls et sans défiance. Bref, il accepta l'invitation, et se rendit, sans aucune escorte, sur le vaisseau de son ennemi.

Le déjeuner du commodore fut somptueux et délicat, et Jean Bart y fit grand honneur. Quant à la conversation, elle fut d'un bout à l'autre un véritable jeu au propos discordant. La rude et impitoyable franchise du capitaine ne fit pas se démentir une minute la politesse exquise du commodore, qui sembla prendre à tâche de dire autant de bien de la France que son convive disait de mal de l'Angleterre. Tout ce que Jean Bart put accorder aux convenances, dans ses invectives contre les Anglais, ce fut de faire une exception, sous le rapport de l'amabilité, en faveur de son amphitryon.

"Sir William, dit-il brusquement au dessert, vos compatriotes sont vraiment bien bons de me redouter; je vous assure que je ne les redoute pas du tout, moi; et vous en aurez bientôt la preuve dans l'exercice digestif auquel nous allons nous livrer."

Le commodore voulut détourner la conversation en demandant des liqueurs à son valet de chambre; mais Jean Bart revenant toujours à son idée: "Quelle somme, reprit-il, donnerait votre roi à celui qui me saisisrait vivant?"

Cette question fit tressaillir le commodore, et il manqua de laisser choir le flacon qu'il tenait à la main. Le capitaine crut même remarquer qu'il avait pâli; mais cette émotion ne dura qu'un instant, et l'Anglais, reprenant son sourire et son aplomb plus promptement qu'il ne les avait perdus, versa tranquillement à son hôte un verre de rhum de la Jamaïque.

"Merci, dit Jean Bart, arrêté par un vague soupçon, quelques gouttes d'eau-de-vie me suffiraient après déjeuner tout en fumant ma pipe, et je vous proposerais à cet effet de remonter sur le tillac."

Comme il s'était déjà levé en parlant ainsi, il n'y eut point d'objection à faire, et l'Anglais suivit docilement son convive sur la dunette. Là Jean Bart, après avoir jeté un regard rapide vers ses deux vaisseaux amarrés à une portée de pistolet, s'installa sans façon près d'un bastingage, chargea et alluma sa pipe, et se mit à fumer avec le sang-froid le plus parfait, en savourant de tems à autre le verre d'eau-de-vie qu'il s'était fait apporter.

L'Anglais considérait cette insouciance sans pouvoir se l'expliquer, et semblait rouler dans sa tête quelque projet mystérieux.